

Le Théâtre

L'école des femmes

(Bonne leçon)

QUELLE étrange entreprise de faire rire les honnêtes gens... L'Arnolphe que nous présente ici Didier Bezace, après l'avoir brandi dans la cour d'honneur du palais des Papes en Avignon, n'est pas un rigolo. C'est même un fou furieux, victime d'un délire qui le fait sombrer dans une psychose obsessionnelle : il ne veut à aucun prix que sa future femme le trompe. Comme chacun sait, avec Molière, depuis trois siècles et demi, pour s'assurer de n'être pas cocu il a même fait élever dans la plus grande solitude l'Agnès qu'il s'est choisie au berceau, la nourrissant à la campagne, à l'abri du monde, de la culture et de l'esprit, à l'engrais des seules vertus potagères censées faire les épouses soumises. Or tout se détraque. Rien ne fonctionne comme il le veut.

C'est le pathétique du personnage, hors de lui à toute heure, à force de n'être pas bien dans sa peau, brutal, bouffon par raccroc, comme sans le faire exprès, que projette d'emblée l'insolite décor : un plateau dénudé, coupé de tout, sans accès visible, surplombant les clochetons d'une ville quelconque qu'il tient dans le plus

grand mépris. Un radeau, celui de la « Méduse », un ring de boxe où l'on frappe dur et sur lequel règne en maître absolu Pierre Arditi, le Mohammed Ali du cocuage, le capitaine Crochet de ce naufrage. Ceux qui tiennent à le rencontrer, comme son ami Chrysalde (Christian Bouillette), sont obligés d'emprunter d'incertaines échelles, à moins qu'ils ne sortent de trappes ménagées dans le sol où ils restent souvent à moitié coincés, comme Alain (Gilles David) ou Georgette (Martine Thinières), les domestiques souffredouleur.

Et cela fonctionne, et le rire cascade, au spectacle de cet homme pris au piège de fantasmes qui ne lui obéissent pas. Et comme avec Buster Keaton, tout se détraque. Le monde entier se ligue contre lui.

Seconde surprise de l'amour vache : son universelle colère le rend assez pitoyable pour qu'il devienne sympathique, au lieu du pervers déplaisant à quoi l'on réduit le rôle bien souvent. Cet Arnolphe-là est un monstre, possessif, autoritaire, psychorigide tant qu'on veut, dès sa première réplique : « *Oui, je veux terminer la chose dans demain !* » Un ogre, soit, mais pas un grincheux : et quel coffre possède Arditi pour

soutenir la prouesse de bout en bout !

Quand il s'effondre, après s'être trop cogné la tête aux murs des évidences, l'animal blessé apparaît un instant. Il souffre, il nous émeut, et hop !, un coup de reins, il s'ébroue et charge de plus belle.

Il faut dire aussi qu'il est bien entouré : par Horace, tout d'abord (Olivier Ythier), l'amoureux de la jeune inconnue, qui a inventé un ton dolent du plus haut comique pour narrer ses infortunes au benêt, à voix badine, insinuante, allant jusqu'à lui faire la bise pour le remercier de participer aux complots contre l'odieux barbon. Agnès enfin, une Agnès toute neuve en la personne d'Agnès Sourdillon, d'un naturel foudroyant depuis le premier instant, quand « *le petit chat est mort* ». Elle sait tout, celle-là, et ne s'en laisse pas conter. Elevée comme une oie peut-être, mais le contraire d'une dinde. Elle a la clarté tranquille, irréfutable, de l'eau qui dort : celle dont on aurait mieux fait de se méfier. Ce serait une belle garce, si elle n'était pas aussi ingénue. Elle promet. Elle tient déjà.

B. Th. 

● Au théâtre de la Commune à Aubervilliers.